

Sommaire :

Page 1 : Édito et
sommaire

Pages 2, 3 et 4 :
De la douce
poésie : *Bird
people*

Page 4 : La
découverte :
Féminin/féminin

Pages 5 et 6 :
De la tendre
drôlerie : *Sous
les jupes des
filles*

Pages 7 et 8 :
De la force
fragile : *Deux
jours, une nuit*

Édito



Imaginez un monde où l'on rêve d'être un moineau, où l'on peut ainsi tout survoler, tout explorer, jusque sous les jupes des filles... Un monde où l'on en fait beaucoup, où l'on se penche, on se tord le cou pour voir l'infortune, à quoi nos vies se résument ; un monde où, malgré le vide, on a envie d'aimer, on a envie de vivre ; un monde où we can leave the capsule if we dare, et où the stars look very different... Un monde qui mélange des robes multicolores, le monochrome d'un débardeur rose et le noir et blanc d'un ensemble de femme de chambre... Ce monde existe, entrez-y, c'est celui de *mécina 6* !

De la douce poésie : BIRD PEOPLE, de Pascale Ferran

**Avec : Anaïs Demoustier, Josh Charles, Roschdy Zem, Camélia Jordana.
Scénario : Pascale Ferran, Guillaume Breaud. 2h08. France, 2014.**



Aux abords d'un aéroport, un hôtel. Dans l'hôtel, deux personnages. Et autour d'eux, la multitude. Le monde qui les prend dans leur tourbillon, les attrape, les oppresse.

Mais qui ne manquera pas de les transporter, de les faire se trouver, se croiser. Un monde qui leur réserve encore la surprise, et la magie.

Qu'est-ce que cette fable fantastique que nous avons là ? Car *Bird people* n'est autre que cela. Le surnaturel et le surprenant surgissent promptement d'un réel tout à fait ordinaire, et ainsi nous emportent dans le tourbillon de l'inattendu. Il est bien difficile, donc, de parler de ce film sans en révéler les éléments les plus croustillants...

Mais l'on peut dire que c'est un film exemplaire dans la sensation de mouvement : lenteur et intensité à la fois, pentes vertigineuses et envolts exaltants, tout cela nous entraîne tout le long à bord d'un voyage tant apaisant qu'ébouriffant. Ce qui se sent jusque dans le corps d'Audrey, notre protagoniste, à la fois toute décoiffée et emplie d'énergie apaisée, mais aussi toute épuisée, corps tout mou, yeux fatigués, traits tirés, épuisée par sa douce course. Tout dans cette histoire n'est que vol, ailes, envol, atterrissage... A l'image des avions

que l'on peut voir sans cesse atterrir et décoller depuis les fenêtres de l'Hotel, autre protagoniste du film, théâtre ou témoin de ce balai aérien. À l'image aussi de ces petits moineaux qui battent frénétiquement des ailes, se rejoignent et suivent en une nuée la même trajectoire, bel essaim découpé dans le ciel. La force du film réside dans son sens du détail, dans une savante mécanique entre le faire et le défaire, le partir et le revenir, l'abandon et le nouveau départ...



Un va-et-vient constant. Audrey prend le métro pour aller au travail, elle se change, met sa tenue, l'enlève, rentre chez elle en métro. Gary prend l'avion pour aller au travail, déballe ses affaires, les remballe, et reprend l'avion. Dans les chambres d'hôtels, les lits sont faits, défaits, refaits. Les draps sont lavés, utilisés, enlevés, lavés. Les poubelles sont vidées, remplies, vidées. Tout comme les frigos, les cendriers. Fenêtres et rideaux, ouverts et fermés, fermés et ouverts. Faire, et

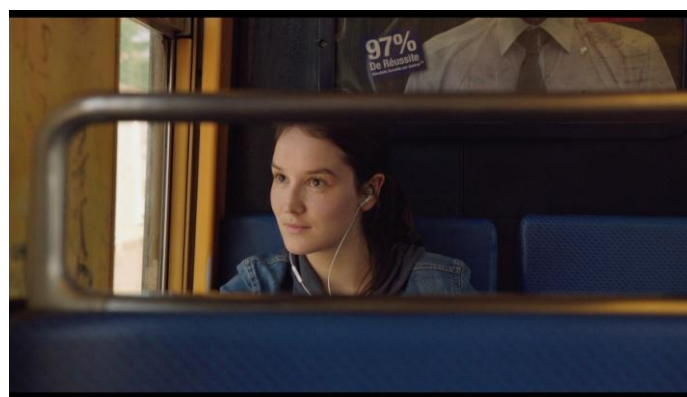
recommencer. Répéter. Atterrir, s'envoler, repartir, rentrer, ranger. Et ce mouvement incessant ne tourne jamais en rond, chaque point de détail le fait un peu avancer. Tout comme les personnages avancent petit à petit, malgré ce surplace relatif. Ces allers et venues font et défont les nœuds de l'histoire, lient et délient progressivement les personnages, et toute en lenteur de plans longs et décortiqués, nous tiennent en haleine. On attend, on attend, on attend... de s'envoler. Comme nos personnages, qui semblent attendre l'envol depuis toute une vie, et dont la rencontre fortuite arrive comme une occasion pour eux, une opportunité de prendre cet envol, de décoller, et de ne plus jamais atterrir.



Tout dans ce film est aérien : le regard perdu d'Audrey, ses cheveux emmêlés, les yeux dans le vague de Gary, la fumée de ses cigarettes... Tout nous transporte avec eux pour voir plus haut, plus loin, sortir de sa coquille pour se saisir de la liberté. Une liberté qui donne du courage, une liberté qui nous tend la main. On en ressort le cœur empli d'une douce poésie, l'œil pétillant de malice, d'espoir, de confiance en la vie.

Pascale Ferran filme avec brio la façon dont nous vivons tous ensemble et séparément, dans le métro, l'hôtel, ou la ville. Cette façon dont nous nous exposons tous au monde, en gardant toujours une

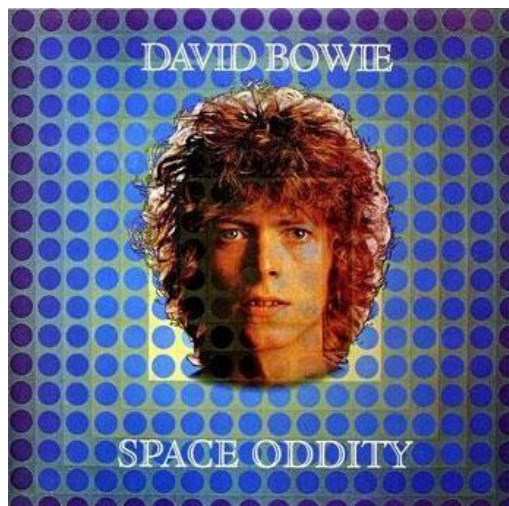
part de solitude, d'individualité, de conscience propre. En témoigne cette belle et longue scène dans le RER, où en s'immisçant tour à tour dans la tête des passagers, la cinéaste nous dévoile ce que l'on voit, et ce que l'on ne voit pas, mais ce que l'on peut imaginer. Et les moineaux qui virevoltent en troupe dans le ciel semblent n'être bel et bien qu'un clin-d'œil à cela : eux aussi dansent tous ensemble, mais gardent leur face cachée, leur part intime et insoupçonnée. Et ainsi l'on peut se demander à l'infini : mais qu'est-ce qu'il y a dans la tête de celui-ci, ou de celui-là ? Peut-être que lui-même ne le sait pas. Cela demeure un mystère, que l'on peut partager, lorsqu'on se rencontre. Et Pascal Ferran semble nous dire tout bas : ne vous en faites pas, nous allons nous comprendre, nous allons nous rencontrer. Quand je pense à ce qu'on a pu nous bassiner avec le pigeon de Haneke... Je préfère cent fois le moineau de Pascale Ferran !]



BIRD PEOPLE

Un film, une chanson

Rien de plus exaltant, de plus étonnant et de plus efficace que *Space Oddity* pour bercer les moineaux !



Ce qui est certain, c'est que vous ne l'écouteriez plus jamais de la même façon après ! « Now it's time to leave the capsule if you dare [...] And the stars look very different today », dit la chanson.

Et c'est bien ce que semble dire Pascale Ferran à ses personnages: levez-vous, prenez de la hauteur, ouvrez votre cage, et vous les verrez mieux, vous les verrez les étoiles ...]

mécina
Les cahiers
critiques de
Mathilda

Tous les numéros parus sont disponibles en téléchargement libre, format PDF, sur la page Facebook et sur le site. N'hésitez pas à les visiter ou à me contacter !

- Mail : mathildacantat@gmail.com
- Facebook : aimez ma Page « Mécina Les cahiers critiques de Mathilda »
- Site Web : <http://mecina.jimdo.com>

Rédaction et mise en page : Mathilda.

La découverte : FEMININ/FEMININ



Féminin/féminin est une minisérie québécoise, réalisée par Chloé Robichaud. Lesbiennes ou non, la série donne exclusivement la parole aux femmes, qui, sur la base d'épisodes courts et concis, se dévoilent par couples, rencontres, événements ou discussions clefs. La beauté et l'efficacité qui en ressortent sont sidérantes. On accroche immédiatement, on s'attache aussitôt et on avale les 8 épisodes d'un seul coup. Un petit bijou, que l'on ne peut s'empêcher de qualifier de Xavier Dolan au féminin... Et c'est tout à son honneur !

À visionner ici :

<http://femininfeminin.com/>]

De la tendre drôlerie : Sous les jupes des filles, d'Audrey Dana

Avec : Isabelle Adjani, Alice Belaïdi, Laetitia Casta, Audrey Dana, Julie Ferrier, Audrey Fleurot, Marina Hands, Géraldine Nakache, Vanessa Paradis, Alice Taglioni, Sylvie Testud. Scénario : Audrey Dana, Murielle Magellan, Raphaëlle Depleschin. 1h56. France, 2014.



Onze portraits de femmes, onze façons d'appréhender la femme d'aujourd'hui dans toute sa richesse et sa complexité. Voilà l'idée d'Audrey Dana, qui s'est basée pour

cela sur de nombreux témoignages féminins. Elle signe ainsi un premier film choral, où ses onze personnages se croisent, se lient et se répondent.

Qu'est-ce qui a bien pu me conduire à ce film, à priori comédie française classique, film choral sans grand intérêt ? Eh bien c'est une vidéo postée sur Youtube bien avant la sortie du film qui m'y a conduit. Un « flashmob », comme on l'appelle, où les actrices du film se mettent toutes à danser place du Trocadéro, à Paris. À partir de là, cela a commencé à m'intriguer. Un casting féminin impressionnant, un premier film, la musique d'Imany... Je me suis dit : à voir. D'autant plus que je ne nie pas avoir un grand attachement pour les comédies françaises, parfois même celles un peu bancales, qui peuvent être savoureuses de divertissement... Et que je nie encore moins apprécier les films chorals, lorsqu'ils sont bien construits et donc d'une efficacité délectable... Et si l'on ajoute à cela le cocktail explosif d'actrices proposé par

la belle Audrey Dana, je ne pouvais résister davantage ! Alors hop, j'y suis allée !

Alors oui, bon, c'est léger. On se retrouve avec un scénario à la fois trop restreint pour être déployé, et trop vaste pour être étayé. Les onze portraits de femmes qu'on nous promet ont donc tendance à se réduire à une galerie un peu superficielle et vite balayée. Des personnages sont laissés de côté, à regret. Des histoires sont noyées, et perdent de ce fait de leur épaisseur. Mais tout de même, on apprécie. Le film garde, malgré ses maladresses, une fraîcheur, une tenue sur toute sa longueur. La présence des actrices est inégale, mais certaines sont mémorables et suscitent l'attachement immédiat.

En fait, on ressent davantage dans ce film l'énergie, la bienveillance et la générosité avec lequel il a été fait, et c'est pour ça qu'on l'aime. Et sous des sketches parfois un peu balourds, limite lourdingues, Audrey Dana nous révèle des idées lumineuses et des pépites d'humour, qui font mouche aussitôt. Quelques répliques mémorables valent bien les deux ou trois gags un peu ratés. Et l'on sent une véritable volonté de parler des femmes

sous toutes leurs coutures, dans tous leurs états, et dans toute leur complexité. Et ce sublimé par ces belles actrices...

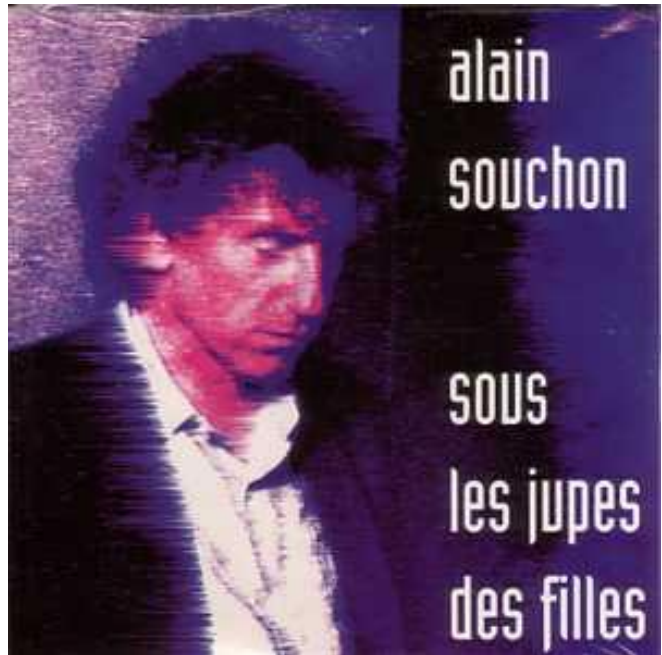


Julie Ferrier assume de plein pied son personnage loufoque, et signe ainsi les scènes les plus drôles, suivie de près par Marina Hands, éclatante en femme trahie et vengeresse. Audrey Dana et Laetitia Casta se débrouillent aussi très bien, dans des rôles plus simples et moins appuyés, mais qui gagnent en sincérité et subtilité. Bref, cette joyeuse bande parvient tout de même à convaincre, à travers l'élan de spontanéité du film, où les femmes se révèlent à elles-mêmes et se découvrent entre elles. Forcément, dans tout ça, les hommes sont un peu laissés de côté, mais sans non plus être exclus ou discrédités. Ce n'est pas qu'on ne veut pas parler d'eux, c'est juste qu'ici ce n'est pas d'eux qu'il s'agit. Je retiendrai deux choses, qui font selon moi la force du film : une bande originale composée pour l'occasion, qui se fond à merveille dans le film, et le fameux flashmob du Trocadéro, émouvant à souhait. Alors bon, ce n'est peut-être pas une grande réussite, mais c'est un joli coup d'essai. En tout cas l'émotion y est !]

Sous les jupes des filles

Un film, une chanson

Et sinon, le titre du film ne vous dit rien ?



« Rétines et pupilles, les garçons ont les yeux qui brillent. Pour un jeu de dupes : voir sous les jupes des filles [...] On en fait beaucoup, Se pencher, tordre son cou Pour voir l'infortune, À quoi nos vies se résument, Pour voir tout l'orgueil, Toutes les guerres avec les deuils, La mort, la beauté, Les chansons d'été, Les rêves... »

Audrey Dana aurait-elle levé le mystère ?

Pas complètement j'espère !]

De la force fragile : DEUX JOURS, UNE NUIT, de Jean-Pierre et Luc Dardenne

Avec : Marion Cotillard, Fabrizio Rongione, Catherine Salée, Olivier Gourmet.

Scénario : Jean-Pierre et Luc Dardenne. 1h35. France, Belgique, 2014.



Un week-end. C'est ce dont dispose Sandra pour tenter de garder son travail. Elle doit convaincre ses collègues de renoncer à une prime, pour que son poste ne soit

pas supprimé. À peine sortie d'une dépression nerveuse, épaulée envers et contre tout par son mari, Sandra va leur rendre visite un par un pour plaider sa cause.

Quel bonheur de retrouver les Dardenne : leur justesse, leur sobriété, et ce teinté depuis *Le gamin au vélo*, d'une touche d'espoir et de magie. Leur cinéma semble s'être éclairé. Et ce n'est pas pour me déplaire. La preuve par trois, avec *Deux jours, une nuit*, sans doute maintenant mon préféré ! Pourtant ce n'était pas gagné, Marion Cotillard n'étant pas ma tasse de thé...

Mais ! J'ai été une fois de plus subjuguée par la capacité des Frères Dardenne à filmer la réalité avec simplicité, et à nous passionner avec des histoires du commun, qu'ils transforment en un tournemain en des aventures trépidantes. *Deux jours, une nuit*, c'est un combat. Un combat mené à deux, pour une seule chose : l'amour, sans aucun doute. Chaque personnage nous transcende, entre force et fragilité. La

force de l'obstination, la fragilité de la résignation. On est tenu en haleine, toujours entre espoir et abattement. On vit cette histoire pas à pas avec Sandra, au rythme de ses émotions en dents de scie. Tout paraît extrêmement vrai, le film s'affirme par la façon dont il retranscrit un état des lieux de notre société, à travers le cas par cas et l'ensemble, dénués de jugement. Chacun est responsable, mais chacun a ses raisons. Et l'on peut comprendre tout le monde. Les échecs et les coups bas ne sont que de meilleurs trampolines aux lieux d'espoir. Et le couple formé par Sandra et son mari est d'une beauté et d'une justesse déconcertante.



Il la suit et la porte envers et contre tout, même lorsqu'elle n'y croit plus. Il nous pousse nous aussi à reprendre courage. On sent à plusieurs reprises le personnage de Sandra basculer, et toujours plus miraculeusement se

relever. Rien n'est perdu. Les Dardenne nous poussent nous aussi à renouer avec la solidarité, dans une société de plus en plus égocentrée et individualisée.



Si auparavant ils nous avaient habitués à nous confronter à la dureté de l'humanité (*La promesse, Rosetta*), ils semblent maintenant vouloir nous guider vers une réhabilitation dans l'espoir. Pour leurs personnages, pour eux, pour nous. On a tous droit à une nouvelle chance.

Et les films des Dardenne qui auparavant me laissaient accablée d'angoisse et de tristesse, cèdent leur place à celui-ci, qui m'a bouleversée. Pour en ressortir avec l'émotion et la joie mêlées. Comme à leur habitude, le film termine sèchement, la dernière image s'interrompt d'un coup, nous laissant un écran noir et vide. Mais dans lequel on voit cette fois poindre le champ des possibles, plus que le tourbillon du désespoir. En témoigne le titre de Pétula Clark, *La nuit n'en finit plus*, que l'on peut entendre dans une très belle scène du film, et qui peut aisément le raconter : « J'ai envie d'aimer, j'ai envie de vivre. Malgré le vide, de tout ce temps

passé, de tout ce temps gâché, et de tout ce temps perdu... ». Sous ses allures sinistres, la chanson transporte, et arrache même un sourire à Sandra, qui à cet instant-là plus que jamais, veut continuer. Elle remet son éternel débardeur rose, comme un uniforme de combat, un costume de lutte, et elle se jette dans l'arène. On n'en sort pas indemne, et tout n'est pas gagné, mais le miracle pointe... Et l'espoir triomphe. La secousse vaut bien la peine, car elle nous élève !]



DEUX JOURS, UNE NUIT

Un film, une chanson

La nuit n'en finit plus, de Petula Clark

Ou l'oxymore du film en chanson !

